Fernando Pessoa

Deux poèmes et trois chansons mortes

João Eduardo, murale située dans la rue Frei-Caneca, près de l'avenue Paulista, à Lisbonne, Portugal (2016).

Fernando António Nogueira Pessoa (1888-1935).

LE GARDEUR DE TROUPEAUX

Sous le pseudonyme d'Alberto Caeiro, publié en 1946.

Je crois au monde comme à une marguerite
Parce que je le vois. Mais je ne pense pas à lui
Parce que penser, c'est ne pas comprendre...
Le monde ne s'est pas fait pour que nous pensions à lui
(Penser, c'est être dérangé des yeux)
Mais pour que nous le regardions et en tombions d'accord...
Moi je n'ai pas de philosophie : j'ai des sens...
Si je parle de la Nature ce n'est pas que je sache ce qu'elle est,
Mais c'est que je l'aime, et je l'aime pour cela même,
Parce que lorsqu'on aime, on ne sait jamais ce qu'on aime
Pas plus que pourquoi on aime, ou ce que c'est qu'aimer...
Aimer est la première innocence,
Et toute innocence ne pas penser...

***

C'est asser de métaphysique que de ne penser à rien.
Ce que je pense du monde ?
Va-t-en savoir ce que je pense du monde !
Si je tombais malade j'y penserais.
Quelle idée je me fais des choses ?
Quelle est mon opinion sur les causes et les effets ?
Qu'ai-je médité sur Dieu et l'âme
Et sur la création du monde ? Je n'en sais rien.
Pour moi penser à cela c'est fermer les yeux
Et ne pas penser. C'est tirer les rideaux
De ma fenêtre (qui d'ailleurs n'a pas de rideaux).
Le mystère des choses ? Va-t-en savoir ce qu'est le mystère ?
L'unique mystère est qu'il y en ait qui pensent au mystère.
Qui se tient au soleil et ferme les yeux,
Commence à ne plus savoir ce qu'est le soleil,
Et à penser maintes choses pleines de chaleur.
Mais il ouvre les yeux et voit le soleil,
Et voilà qu'il ne peut plus penser à rien,
Parce que la lumière du soleil vaut mieux que les pensées
De tous les philosophes et de tous les poètes.
La lumière du soleil ne sait pas ce qu'elle fait
Et pour cela n'est pas erronée, elle est commune et bonne.
Métaphysique ? Quelle métaphysique ont ces arbres-là ?
Celle d'être verts et touffus et d'avoir des branches
Et celle de donner des fruits à leur heure,
ce qui ne nous fait pas penser
À nous-mêmes, qui ne savons pas faire attention à eux.
Mais quelle meilleure métaphysique que la leur,
Qui est de ne pas plus savoir pourquoi ils vivent
Que de savoir qu'ils ne le savent pas ?
Constitution intime des choses...
Sens intime de l'univers...
Tout ça est faux, tout ça ne veut rien dire.
C'est incroyable que l'on puisse penser à ce genre de choses.
C'est comme de penser à raisons et fins
Quand le tout début du matin se met à rayonner,
et que sur le profil des arbres
Un or lustral et vague vient perdre peu à peu sa part
d'obscurité.

Penser au sens intime des choses,
C'est en plus, comme de penser à la santé
Ou d'apporter un verre à l'eau des fontaines.
L'unique sens intime des choses
Est qu'elles n'ont pas de sens intime du tout. »
« Je ne crois pas en Dieu parce que je ne l'ai jamais vu.
S'il voulait que je croie en lui,
Sans doute viendrait-il me parler
Et entrerait-il chez moi par la porte
En me disant : me voici ! »

POÈMES DESASSEMBLÉS

Sous le pseudonyme d'Alberto Caeiro.

La confondante réalité des choses
Est ma découverte de tous les jours.
Chaque chose est ce qu'elle est
Et il est difficile d'expliquer à quiconque à quel point
cela me réjouit,
Et à quel point cela me suffit.

***

Mais pourquoi est-ce que m'interroge, si ce n'est que
je suis malade ?
Aux jours dans le vrai, aux jours extérieurs de ma vie,
Mes jours de parfaite lucidité naturelle,
Je n'ai pas conscience que je perçois,
Je vois sans savoir que je vois,
Et jamais l'Univers n'est aussi réel qu'à ce moment-là.

***

J'apporte à l'Univers un nouvel Univers
Car j'apporte à l'Univers l'Univers lui-même.

***

« C'est peut-être le dernier jour de ma vie
Où salue le soleil, en levant ma main droite,
Mais je ne l'ai pas salué pour lui dire adieu,
J'ai fait signe que j'aimais bien le voir encore : rien d'autre. »

TROIS CHANSONS MORTES

I

Vous êtes belle : on vous adore.
Vous êtes jeune : on vous sourit.
Si un amour pourrait éclore
Dans ce cœur où rien ne luit.

Ce sourire de ma tristesse
Se tournerait, reflet lointain,
Vers l'or cendré de votre tresse,
Vers le blanc mat de votre main.

Mais je n'en fais que ce sourire
Qui sommeille au fond de mes yeux –
Lac froid qui, en vous voyant rire,
S'oublie en un reflet joyeux.

II

Jeus un rêve. L'aube
N'a pu soulever
Du frais de sa robe
Mon sommeil léger.

En vain toute l'ombre
Jetait sa noirceur.
Mon cœur est plus sombre.
C'était dans mon cœur.

Il est mort. J'existe
Par ce qui m'en vint.
Quoi ? Je suis plus triste...
Ah, ce rêve éteint

Faisait l'heure brève
Et mon cœur moins las...
Quel était ce rêve ?
Je ne le sais pas.

III

Si vous m'aimiez un peu I... Par rêve,
Non par amour...
Un rien... L'amour que l'on achève
Est lourd.

Faites de moi un qui vous aime,
Pas qui je suis...
Quand le rêve est beau, le jour même
Sourit.

Que je sois triste ou laid – c'est l'ombre...
Pour que le jour
Vous soit frais, je vous fais ce sombre
Séjour.

Deux poèmes et trois chansons mortes,
de Fernando Pessoa (1888-1935),
sont parus dans *Poemas de Alberto Caeiro*,
chez Ática, à Lisbonne, en 1946,
(pour « Le Gardeur de troupeaux » et « Poèmes desassemblés »),
et dans la revue *Contemporânea*, n° 7, en janvier 1923,
(pour « Trois chansons mortes »).

ISBN : 978-2-89668-940-8
© Vertiges éditeur 2019

Dépôt légal – BAnQ

– 0 941° lecturiel –

Lecturiels
www.lecturiels.org